LES VALEURS DE L'AUTRE OU QUELQUES REMARQUES SUR L'ÉMIGRE – IMMIGRÉ DANS L'ŒUVRE DE MILAN KUNDERA

Rodica STOICESCU[*]

Deux épithètes caractérisent l'écrivain Milan Kundera et son œuvre, épithètes dont les significations se recoupent: démystificateur et paradoxal. Kundera est l'un des plus grands démolisseurs de mythes du siècle. Et ce travail, il le fait sous le signe du paradoxe existentiel.

Je dois préciser d'abord la définition du mythe qui m'autorise à de pareilles affirmations. C'est la définition donnée par Lucian Boia dans son livre *Pour une histoire de l'imaginaire*: «Le mythe est une construction imaginaire: récit, représentation ou idée visant à saisir l'essence des phénomènes cosmiques et sociaux, en fonction des valeurs intrinsèques à la communauté et dans le but d'assurer la cohésion de celle-ci.» [1: 36] Le syntagme clé dans la définition de Boia est «valeurs intrinsèques à la communauté» autour desquelles s'organisent les grands événements. Or, Kundera dénonce justement l'existence de ces valeurs universelles, intrinsèques à la vie sociale et à celle de l'individu. Il ne cesse de dévoiler, avec une ironie impitoyable, le paradoxe essentiel et existentiel qui gouverne la condition humaine. D'une part, le désir de l'homme d'être guidé dans la vie par des valeurs immuables, d'où l'importance qu'il accorde aux mythes de toutes sortes: religieux, politiques, etc., et d'autre part, l'éclatement de ces valeurs dont l'origine remonte à l'instant même où l'homme s'est rendu compte que «je» est un autre.

L'homme aspire à vivre dans un univers homogène et intelligible et en même temps il est le prisonnier perpétuel d'un système complexe d'altérités, voilà le paradoxe de la condition humaine, selon Kundera. Son monde est un ensemble de différences: espaces différents, êtres différents, sociétés différentes, donc valeurs différentes. Et Kundera ne fait qu'ironiser cette «illusion lyrique», comme il l'appelle », principe unificateur et simplificateur autour duquel sont construits les mythes ce qui «réduit la diversité et la complexité de l'existence à un axe privilégié d'interprétation.» [1: 44]

Il n'y a pas de vérités absolues. Elles sont relatives et contradictoires, affirme à maintes reprises Kundera. Descendue dans le monde, «l'unique Vérité divine, se décomposa en centaines de vérités relatives que les hommes se partagèrent.» [2: 17] Ce relativisme des valeurs se retrouve aussi dans le monde romanesque de Kundera, monde ambigu où les «*ego imaginaires* appelés personnages sont un tas de vérités relatives qui se contredisent.» La seule certitude de leur créateur est «*la sagesse de l'incertitude*.» [2: 17]

La galerie de mythes démolis par Kundera est complète. Tous les «bons sentiments» sur lesquels reposent les valeurs universelles: Amour, Fraternité, Patriotisme, Souffrance, Fidélité, sont dénoncés comme mensonge lyrique qui dissimule la misère de la nature humaine.

L'une des figures les plus évoquées dans l'espace littéraire et culturel en général de la seconde moitié du XXe siècle a été celle de l'Émigré – Immigré. Symbole de la félonie dans les pays communistes, l'Émigré n'en est pas moins symbole de la souffrance dans les pays démocratiques. Grand Traître et Grand Souffrant en même temps: «Fidèles à la tradition de la Révolution française, les États communistes ont jeté l'anathème sur

[*] Maître de conférences, Département des Langues Romanes et de Communication en Affaires, ASE Bucarest

l'émigration, considérée comme la plus odieuse des trahisons.» [3: 22]

Mais de l'autre côté de la scène, au-delà du rideau de fer, les valeurs de la Révolution française, si chères aux Français, ces mêmes valeurs qui ont fait naître l'Émigré – Grand Traître, deux cents ans après, accouchent du Grand Souffrant. Et c'est Kundera d'ironiser cette transgression des valeurs qui devrait embarrasser les descendants des fondateurs des droits de l'homme: «Le communisme en Europe s'éteignit exactement deux cents ans après que se fut enflammée la Révolution française. Pour Sylvie, l'amie parisienne d'Irena, il y avait là une coïncidence pleine de sens. Mais de quel sens, en fait? Quel nom donner à l'Arc de triomphe qui enjambe ces deux dates majestueuses? *L'Arc des deux Plus Grandes Révolutions européennes*? Ou *l'Arc unissant la Plus Grande Révolution à la Restauration finale*? [3: 33]

Il est intéressant de remarquer que la figure de l'Émigré – Grand Traître pâlit devant celle du Grand Souffrant. Et pour cause. Tous les symboles créés par l'espace totalitaire ne sont que des pastiches sans valeur. En échange, le Grand Souffrant, auréolé de tous les attributs qui font d'un héros un héros mythique, a fait une carrière brillante. Dans les romans de l'exil, le héros, ego solitaire, Victime d'un monde aliéné, vit son drame existentiel aussi bien dans l'espace qu'il a quitté – son pays – que dans son pays d'accueil.

Kundera démythifie la Victime en relativisant la Souffrance sans la nier pour autant. Mais, contrairement à la vision quasi-unanime sur l'exil et l'exilé, un être qui a perdu ses racines spatio-temporelles, «ni d'ici, ni d'ailleurs, chassé de ça , non arrivé là» [4:25], l'Émigré de Kundera est un Immigré heureux. S'il souffre, ce n'est pas à cause du sentiment de dépaysement éprouvé par les héros du roman de l'exil pour lesquels la nostalgie devient un moyen de survie. Parfois le seul. La souffrance des exilés de Kundera s'avère une illusion de malheur: «Elle avait toujours considéré comme une évidence que son émigration était un malheur. Mais, se demanda-t-elle en cet instant, n'était-ce pas plutôt une illusion de malheur, une illusion suggérée par la façon dont tout le monde perçoit un émigré? Ne lisait-elle pas sa propre vie d'après un mode d'emploi que les autres lui avaient glissé entre les mains? Et elle se dit que son émigration, bien qu'imposée de l'extérieur, contre sa volonté, était peut-être, à son insu, la meilleure issue à sa vie. Les forces implacables de l'Histoire qui avaient attenté à la liberté l'avaient rendue libre.» [3: 27]

Le thème de l'exil n'est, chez Kundera, qu'une variation du thème central de son œuvre: l'altérité, la confrontation entre le Moi et les Autres, entre mes valeurs et les valeurs de l'Autre. Le romancier relativise la souffrance de l'Émigré. Elle est le lot de tout être incarné dans le monde, mais elle n'accable que ceux qui se laissent berner, selon Kundera, par l'«illusion lyrique» d'un espace existentiel aseptisé, vidé de toute contradiction. En fait, la fissure ontologique de l'être, celle qui est la seule source de souffrance existentielle, n'est au fond que la fissure de l'identité. À la question « Qui suis-je?», la seule réponse lucide, selon Kundera est: Je suis autant de personnes que de regards posés sur moi. Tout l'effort du Moi dans la quête de sa propre identité n'est qu'une tentative de s'identifier aux autres, de s'accepter dans les autres. Et le résultat? Un être éclaté dans des identités plurielles, identités de substitution, moulées sur l'image que l'Autre a de moi.

Pourquoi l'Émigré ferait-il figure à part? Pourquoi serait-il considéré victime plus que les autres?, se demande Kundera. Et la réponse s'inscrit dans cette disposition ontologique de l'homme pour s'approprier la réalité en la déformant selon ses propres valeurs.

La tradition démocratique veut que tous les émigrés d'un régime totalitaire soient des victimes. Or, les émigrés de Kundera se déplacent dans une topographie spatio-temporelle complètement différente. Aux images toutes faites de l'Autre sur l'émigré d'un espace totalitaire: «Les Français, tu sais, ils n'ont pas besoin d'expérience. Les jugements, chez eux, précèdent l'expérience. Quand nous sommes arrivés là-bas, ils n'avaient pas besoin d'informations. Ils étaient déjà bien informés que le stalinisme est un mal et que l'émigration est une tragédie. Ils ne s'intéressaient pas à ce que nous pensions, ils s'intéressaient à nous en tant que preuves vivantes de ce qu'ils pensaient, eux. C'est pourquoi ils étaient généreux envers nous et fiers de l'être.» [3: 157] l'écrivain oppose une réalité ambiguë, où le sentiment de bien-être de l'Immigré dans son pays d'accueil l'emporte sur celui de la

souffrance: «– Qu'est-ce qui te retient à Paris? Tes filles?», demande une amie pragoise à son amie émigrée depuis vingt ans en France. – «Non. Je ne veux pas coller à leur vie. – Tu y as quelqu'un? – Personne.» Puis: «Mon appartement à moi.» Puis: «Mon indépendance.» Et encore, lentement: «Depuis toujours, j'ai eu l'impression que ma vie était régie par d'autres. Excepté quelques années après la mort de Martin. C'étaient les années les plus dures, j'étais seule avec mes enfants, je devais me débrouiller. C'étaient la misère. Tu ne me croiras pas, mais aujourd'hui, dans mon souvenir, ce sont mes années les plus heureuses.» [3: 151]

Les clichés qui font de l'Émigré un Grand Souffrant relèvent la perception de l'espace et du temps que ce dernier est censé avoir. La fonction rétrospective de la pensée qui s'ouvre d'abord à son propre passé comme à quelque chose qui ne s'est jamais épuisé, tisse la trame du roman de l'exil. La mémoire répétitive qui engendre la nostalgie donne sens à la vie de l'Émigré. «La nostalgie, affirme Kundera, est la souffrance causée par le désir inassouvi de retourner.» [3: 11] Mais pour lui, comme pour Baudrillard, la pensée récapitulative est un phénomène d'involution, de régression, un deuil. Au lieu d'avoir la nostalgie de la patrie, les émigrés de Kundera régressent dans le cauchemar: «Irena faisait des rêves étranges: elle est dans un avion qui change de direction et atterrit sur un aéroport inconnu; des hommes en uniforme, armés, l'attendent au pied de la passerelle ; une sueur froide sur le front, elle reconnaît la police tchèque. Une autre fois, elle se balade dans une petite ville française quand elle vit un curieux groupe de femmes qui, chacune une chope de bière à la main, courent vers elles, l'apostrophe en tchèque, rient avec une cordialité perfide, et, épouvantée, Irena se rend compte qu'elle est à Prague, elle crie, elle se réveille.» [3: 20]

La mémoire des émigrés de Kundera est une mémoire blessée qui fait appel à l'oubli pour guérir les plaies du passé: «Avant de devenir un problème politique, (l'oubli imposé par un pouvoir totalitaire – le fameux thème de Orwell), le vouloir de l'oubli est un problème existentiel: depuis toujours, l'homme connaît le désir de récrire sa propre biographie, de changer le passé, d'effacer les traces, et les siennes et celles des autres. Le vouloir de l'oubli est loin d'être une simple tentation de tricher.» [2: 172]

La remontée dans le passé ne conduit nulle part les émigrés de Kundera, si ce n'est vers quelque chose dont ils ont pris congé depuis toujours: «Avant de quitter le Danemark, il s'était représenté le face-à-face avec les lieux connus, avec sa vie passée, et s'était demandé: serait-il ému, froid? réjoui? déprimé? Rien de tout cela. Pendant son absence, un balai invisible était passé sur le paysage de sa jeunesse, effaçant tout ce qui lui était familier; le face-à-face auquel il s'était attendu n'avait pas lieu.» [1: 53]

L'Émigré de Kundera renaît dans l'Immigré. L'oubli efface l'espace natal de sa mémoire en le débarrassant non seulement du poids d'un passé accablant mais de toute trace susceptible de remémorer un temps sans aucune importance pour sa vie nouvelle: «Est-ce qu'à l'étranger sa mémoire a perdu son influence nocive? Oui; car là, Joseph n'avait ni raison ni occasion de s'occuper des souvenirs liés au pays qu'il n'habitait plus; telle est la loi de la mémoire masochiste: à mesure que des pans de sa vie s'effondrent dans l'oubli, l'homme se débarrasse de ce qu'il n'aime pas et se sent plus léger, plus libre.» [3: 74-75]

À la place de la figure du Grand Souffrant, banni de son pays, hanté par la nostalgie du paradis perdu, Kundera dresse le portrait d'un Émigré différent de la typologie communément admise. Serait-il accepté par les autres ? Une fois de plus, la réponse de Kundera confirme l'altérité essentielle de la condition humaine. L'homme n'est pas ce qu'il pense. Son identité dépend de l'évaluation de l'Autre: «Quand, un jour, le communisme s'est écroulé, ils [les Français, les amis] m'ont regardé, fixement, d'un regard examinateur. Et alors, quelque chose s'est gâté. Je ne me suis pas comporté comme ils s'y attendaient. (…) Ils avaient fait vraiment beaucoup pour moi. Ils ont vu en moi la souffrance d'une émigrée. Puis le moment est venu où je devais confirmer cette souffrance par la joie de mon retour. Et cette confirmation n'a pas eu lieu. Ils se sont sentis trompés. Et moi aussi car, entre temps, j'avais pensé qu'ils m'aimaient non pas pour ma souffrance mais pour moi-même.» [3: 157-158]

La figure de l'Émigré – Grand Souffrant s'avère chez Kundera un stéréotype parmi les innombrables clichés qui peuplent cet espace de «l'entre-deux» où l'Émigré – l'Immigré ne

parvient pas à trouver son identité. Dans cet espace hétérogène, les valeurs se repoussent et s'attirent en même temps. Elles appartiennent à deux mondes différents qui n'arrivent jamais à communiquer réellement car, affirme l'écrivain tchèque, les valeurs de l'Autre-Étranger ne sont que celle qui correspondent à notre propre idéal. C'est le témoignage convaincant d'un habitant célèbre de «l'espace de l'entre-deux.»

RÉFÉRENCES

1. Boia, L., *Pour une histoire de l'imaginaire*, Les Belles Lettres, Paris, 1988
2. Kundera, M., *L'art du roman*, Gallimard, Paris, 1986
3. Kundera, M., *L'ignorance*, Gallimard, Paris, 2000
4. Shayeygan, D., *La lumière vient de l'Occident*, Éditions de l'Aube, Paris, 2001